

Zombie philosophie

Petite philosophie du zombie ou comment penser par l'horreur,
de Maxime Coulombe, Presses universitaires de France, « La
nature humaine », 152 p.

Guillaume Asselin

Numéro 247, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71114ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2014). Compte rendu de [Zombie philosophie / *Petite philosophie du zombie ou comment penser par l'horreur*, de Maxime Coulombe, Presses universitaires de France, « La nature humaine », 152 p.] *Spirale*, (247), 71–73.

Zombie philosophie

ESSAI

PAR GUILLAUME ASSELIN

PETITE PHILOSOPHIE DU ZOMBIE OU COMMENT PENSER PAR L'HORREUR de Maxime Coulombe

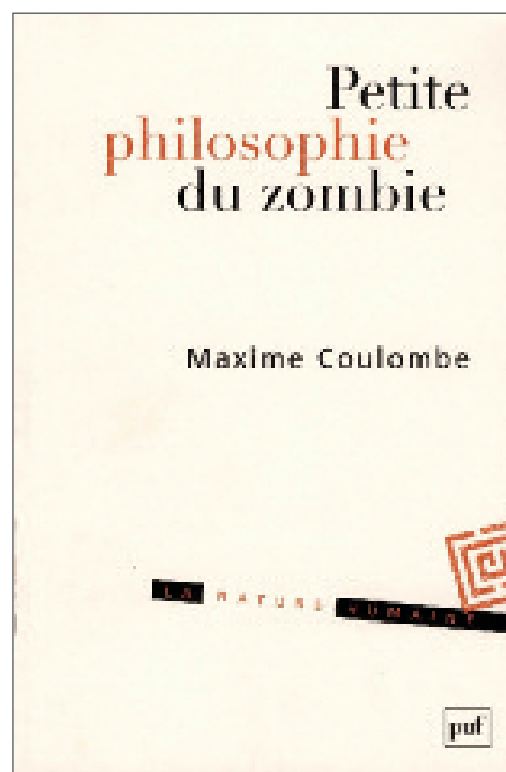
Presses universitaires de France, « La nature humaine » 152 p.

Le zombie, aujourd'hui, est partout : on ne compte plus les films du genre, décliné sur tous les tons depuis la classique *Nuit des morts-vivants* (1968) de George A. Romero. On le reprend et l'apprête à toutes les sauces — en forçant souvent sur le ketchup censé simuler le sang que l'on se plaît à faire couler à torrents : pastiches, *remakes*, parodies... Le zombie est éminemment plastique, littéralement increvable, se prêtant volontiers à toutes les expérimentations possibles. Ne nous le présente-t-on pas d'ailleurs, bien souvent, comme un produit de laboratoire, le fruit maudit d'une erreur humaine engendrant l'inhumain ? À travers l'expérimentation scientifique, c'est le cinéma qui se met lui-même en abyme, faisant du zombie l'objet-prétexte de ses expériences formelles et esthétiques. Sous le microscope : la caméra ; derrière la caméra : le microscope et le goût des gros plans, dont le *gore* a fait un de ses principaux ressorts. Idem pour le jeu vidéo, terrain fertile s'il en est. Ne dirait-on pas que le zombie semble avoir été créé tout spécialement pour lui, n'est-il pas la cible de choix pour le *first person shooter* toujours en manque de corps à cribler de balles, de chair à charcuter, de monstres à massacrer ? Et que dire de ces marches halloweenesques (*Zombie Walk*), où des hordes de faux morts-vivants prennent plaisir à parader dans les rues, savamment enlaidis sous les maquillages les plus invraisemblables ? Que signifie cet engouement contemporain pour le zombie ? De quoi est-il le symptôme ? Que dit-il de nous, de l'état des consciences et des sociétés ? Qu'est-ce que ce décervelé donne à penser ? C'est

à ces questions que Maxime Coulombe s'est donné le mandat de répondre.

LA MALADIE DE LA (POST)MODERNITÉ

La prémisse à la base du projet, empruntée à Aby Warburg, le père de l'histoire de l'art, est toute simple : les images qui surgissent et hantent — obsèdent — la psyché collective, ont fonction de *révélateurs* des enjeux et des angoisses qui travaillent une époque. Si le zombie reparait aujourd'hui avec une telle insistance, s'il se présente sous la forme éminemment contagieuse de l'épidémie dont il est tout à la fois le vecteur et le produit, c'est comme symptôme à peine déguisé de la maladie qui nous ronge. Cette maladie, c'est celle de l'Occident (post)moderne dont l'idéologie de (sur)production et le capitalisme sauvage produisent des zombies à la chaîne. Que le mot soit passé dans le langage courant pour désigner l'individu abruti, absent de lui-même, dit bien la *monstruosité ordinaire* de notre condition de travailleurs éreintés, épuisés par le rythme endiablé d'une machine devenue folle, comme celle de la *Metropolis* de Fritz Lang, portraiturée en Moloch bouffant des ouvriers *en série* — Zombie se repaissant des zombies qu'il fabrique pour nourrir un mouvement perpétuel sans conscience ni direction.



De l'esclavagisme africain et haïtien d'où est issue cette figure de cauchemar à la servitude volontaire d'aujourd'hui, peu de choses finalement ont changé, malgré les apparences. Peu de choses si ce n'est que le maître — qui, à l'origine, droguait son sujet pour le plonger dans un état cataleptique dont il n'allait jamais vraiment se remettre, légume ne sachant plus qu'obéir aux ordres — s'est volatilisé. Ne reste plus qu'un système fonctionnant à vide, à l'image des zombies qu'il produit, avec une seule idée en tête :

consommer des corps, s'asservir les humains pour les transformer en pantins sans conscience et les faire servir à la mécanique dont ils sont devenus de simples rouages : *diaboli in machina*. Du travailleur *burned out* à l'individu *brain dead*, il n'y a qu'un pas. À cette figure de l'employé abruti par l'hyperactivisme et l'affairisme, s'ajoutent celles du traumatisé et du survivant. Un drame, une guerre, peuvent plonger une personne dans l'apathie, la transformer en une sorte de clochard sans volonté. « *Le rescapé, apparaît comme la version savante et apaisée du zombie* », note Coulombe, en faisant notamment référence au drame du 11 septembre 2001.

une bête, un monstre sanguinaire et sans pitié.

Le zombie, argue le lecteur de Giorgio Agamben, constitue l'avatar contemporain de l'*homo sacer* qui, dans la Grèce antique, désignait le paria banni de la société en raison de ses crimes et de sa déchéance. Si l'on ne pouvait le sacrifier aux dieux, aux yeux desquels son impureté l'avait rendu tabou, qui-conque était en droit de le tuer sans risquer d'encourir de sanction judiciaire. Comme lui, le zombie personnifie la *zoe*, la « vie nue », purement instinctive, animale, que les Grecs opposaient à *bios*, la vie politique, fondée sur l'exclusion de

ment de la *pulsion de mort* qui marquerait l'apaisement de toutes ces tensions maintenant le vivant sous un stress permanent. Il est significatif, à cet égard, que ces fins du monde se présentent presque toujours sous l'aspect d'une *panne générale*, corollaire de la ville déserte, motif obligé du genre.

Comment, par ailleurs, ne pas jouir en imagination à l'idée d'être ainsi enfin affranchi des entraves et des contraintes qu'impose le vivre ensemble? Ce que révèlent ces fictions (post-) apocalyptiques, c'est précisément la facilité avec lequel le lien ou le liant communautaire s'érode — comment, livrés à eux-mêmes, les hommes ont tôt fait de balancer le contrat social par-dessus bord pour ne plus se soucier que de leur petite personne. Critique de la société de production et de consommation, le film de zombie l'est aussi de l'individualisme et de l'égoïsme qui ne consacrent la victoire de ces mutants dégénérés que parce que les hommes échouent lamentablement à se serrer les coudes à l'instant crucial. L'esprit de corps — qui fait la force de ces corps sans esprit que sont les zombies dénués de toute personnalité — fait défaut aux humains, que le souci de leur survie personnelle condamne à la solitude et à la mort. Ce qui fonde leur supériorité sur ces monstres, cette singularité qui leur permet de s'arracher aux voix hypnotiques de la horde fanatique est paradoxalement et ironiquement cela même qui les perd. Y a-t-il encore un sens à survivre dans un monde dévasté lorsque le principe communautaire, lui, n'a pas survécu à l'épreuve de l'altruisme obligé?

Ce que révèlent ces fictions (post-) apocalyptiques, c'est précisément la facilité avec lequel le lien ou le liant communautaire s'érode — comment, livrés à eux-mêmes, les hommes ont tôt fait de balancer le contrat social par-dessus bord pour ne plus se soucier que de leur petite personne.

RETOUR À L'ÉTAT DE NATURE

Au zombie ainsi conçu comme victime, s'oppose l'agresseur, la machine de guerre, le monstre mangeur d'hommes. Si le zombie métaphorise, d'une part, le sujet traumatisé et apathique, il incarne, d'autre part, la peur en même temps que le désir d'une régression à l'état de nature, une chute brutale dans l'animalité primitive. Sous le mince vernis de civilisation paraît, à travers la violence des gestes et la laideur des plaies, la monstruosité des pulsions que les sociétés se seraient évertuées à refouler en vain. Du cerveau réputé mort ne survivrait que la partie la plus archaïque — le cerveau reptilien, dédié aux fonctions vitales. L'impératif de survie auquel il est commis autoriserait tous les excès, le déchaînement sans frein des instincts de prédation au regard desquels l'homme, ainsi réduit à sa plus simple expression, apparaîtrait pour ce qu'il est en réalité : un loup pour l'homme,

la première hors des murs de la cité dont elle menaçait l'intégrité. Homme sans qualité ni statut, sous-homme, nouveau pestiféré, le zombie permettrait à l'homme soi-disant civilisé de laisser libre cours à ses propres pulsions homicides sans avoir à en payer le prix. Le tuer serait même un devoir moral, ce serait servir l'humanité en la débarrassant de la vermine qui la menace — comme on l'a fait des Juifs, des Noirs et de tous les boucs émissaires de l'Histoire sur lesquels l'homme a projeté sa propre abjection. « *Agressif et contagieux, le zombie rend visible la formidable propriété de la violence à se répandre* », conclut l'essayiste.

APOCALYPSE NOW

Ce qui se présente comme une crainte, observe Coulombe, dissimulerait en fait un fantasme : une part de nous rêverait en secret d'assister à la fin du monde, de voir l'édifice de la civilisation s'écrouler. Quelque chose, à l'intérieur de l'homme, souhaite le libre déchaîne-

UNE FIGURE GROTESQUE

L'esthétique de la laideur qui commande la représentation du zombie rompt radicalement avec l'hygiénisme et le *lookisme* prévalant dans notre société de l'image, obsédée par l'apparence. Aux corps des mannequins épilés et *photoshoppés*, liftés et botoxés afin de les conformer aux canons de beauté promus dans les magazines et affichés en vitrine, le zombie oppose un corps putride, une chair couverte de pustules et de plaies purulentes. Il est, note très justement l'essayiste en référence à Bakhtine, « *la figure contemporaine du grotesque* », donnant à voir la

vérité de notre condition mortelle, simiesque. Au déni de la chair et de la mort, suprêmes tabous de notre temps, il oppose la réhabilitation sauvage du « *bas matériel et corporel* » qu'il exhibe à travers ses tripes pendouillant au dehors de son ventre troué. Affichant à même sa peau les « *stigmates de la mort* », il nous force à porter un regard sur ce que l'on se refuse si obstinément à voir et à penser. Le zombie participe ainsi de ce *renversement carnavalesque* en vertu duquel la hiérarchie des valeurs au fondement du système se voit fondamentalement mise à mal, sapée par la base.

Mais là où, dans la fête populaire, ce renversement des valeurs se fait le principe d'une émancipation joyeuse se traduisant par la libération des corps et de ce qui, en eux, est d'ordinaire réprimé par l'étiquette et le puritanisme étriqué (l'aspect « créaturel », animal), dans l'univers zombie, il ne débouche sur rien. Il ne consacre pas la victoire du peuple sur l'oppression exercée par les classes dirigeantes, mais la défaite de l'humanité tout entière aux mains d'une

nouvelle espèce encore plus aliénée. Si le zombie incarne et personnifie la mort, ce n'est plus pour aider à la surmonter suivant la logique cathartique ou apotropaïque, mais pour la répandre et sanctionner sa toute-puissance. Le renversement des contraintes sociales dont il est l'agent et l'objet ne donne lieu, au final, à aucun projet d'avenir. Le zombie témoignerait ainsi de « *notre incapacité à rêver un autre futur pour l'homme* », illustrant toute l'étendue du pessimisme actuel. Pour les néo-nihilistes que nous sommes, les voies de l'utopie sont verrouillées, l'horizon plombé. Les images et les discours catastrophistes émanant des médias et des écologistes ne cessent de conforter en nous l'idée que l'espèce humaine est foncièrement autodestructrice, qu'elle court fatalement à sa perte.

C'est, en somme, un essai extrêmement stimulant que nous livre ici Maxime Coulombe qui, sans présenter de vue radicalement novatrice, propose une excellente synthèse sur le sujet. Les références à Warburg, Didi-Huberman, Freud, Bakhtine, Kant, Agamben y sont justifiées,

mesurées, jamais pesantes ni pédantes. Ce qui se présente sous l'espèce d'une « philosophie du zombie » se nourrit habilement de tous les savoirs (sociologie, psychanalyse, histoire de l'art, anthropologie...) susceptibles d'étoffer et d'étayer la réflexion sans étouffer le style ni le plaisir de lecture. À ceux qui voudraient fouiller le sujet plus en profondeur, l'on suggérera *Invasion zombies* d'Antonio Dominguez Leiva, dans l'attente que soient publiés les actes du premier colloque international sur la figure du zombie que les professeurs Samuel Archibald et Bernard Perron ont coorganisé à l'UQAM, en juillet 2012, sous le titre éminemment suggestif — et inquiétant ! — *d'Invasion Montréal*. On retiendra de ces différentes contributions aux « *Zombie studies* » que la culture populaire est riche d'enseignements pour qui se donne la peine de s'y intéresser. Et que la meilleure façon de se prémunir de ce « *devenir-zombie* » qui hante nos fictions et nos esprits est précisément de le *penser*, d'analyser ce dont il est le symptôme, avant que notre monde « réel » n'en vienne à se faire à l'image de ces décors et de ces psychés en ruines. ⊥



Allers et retours : le parcours d'une vie

PAR CHARLES BOLDUC

PENSER ENTRE LES LANGUES
de Heinz Wismann,
Albin Michel, 317 p.

Au moment de faire le point sur un parcours où il a été tour à tour (et souvent simultanément) philologue, philosophe, traducteur, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et responsable d'une collection

aux Éditions du Cerf, Heinz Wismann nous offre, avec *Penser entre les langues*, une série de réflexions lumineuses et inspirantes. Pour ne donner qu'un bref aperçu de la diversité de celles-ci, nous retrouvons non seulement dans cet ouvrage

l'idée que la réception « catholique » de Nietzsche par Georges Bataille a déplacé les préoccupations ontologiques du philosophe au niveau ontique, mais aussi une invitation à relire les Anciens (et en premier lieu la *Poétique* d'Aristote) en gardant en